

# Religions et textes sacrés

« La Croix » interroge le rapport des grandes religions avec leurs textes sacrés  
(octobre-novembre 2018)

## 1. Lire la Bible dans le judaïsme (Mélinée Le Priol)

Quelle place occupe l'étude de la Bible dans le judaïsme ?

La Bible hébraïque est une collection de livres généralement répartis en trois parties : la Torah (que les chrétiens connaissent sous le nom de Pentateuque, correspondant aux cinq premiers livres de l'Ancien Testament), les Prophètes et les Écrits. L'étude de ces textes occupe une place centrale dans le judaïsme. « *Mais lire la Bible ne suffit pas : il faut l'interpréter* », précise Gilbert Werndorfer, auteur d'un récent ouvrage de vulgarisation sur cette religion.

Pour Philippe Haddad, rabbin de la synagogue de la rue Copernic à Paris, l'exégèse juive nourrit trois visées différentes : « *Tirer de la Bible un mode de vie, en tirer des rituels... et l'étude pour l'étude !* » Ce rabbin affirme en effet que l'étude d'une parole considérée comme ayant été inspirée par Dieu revêt une valeur en soi : « *Avec les bonnes actions et la prière, l'étude de la Bible est l'une des trois principales manières de servir Dieu.* »

L'exégèse est-elle réservée à quelques-uns ?

Nul besoin d'être rabbin pour se risquer à des interprétations de la Torah. Hommes et femmes, jeunes et vieux, savants et ignorants, juifs et non-juifs peuvent étudier la Bible hébraïque, qui s'adresse à l'ensemble de l'humanité – contrairement à la Loi (« Halakha »), que seul le peuple d'Israël est tenu d'appliquer. « *Tant qu'elle reste dans la cohérence de la Bible, toute interprétation est légitime !* », insiste Philippe Haddad, membre du courant libéral du judaïsme français.

Quand on pense à l'exégèse juive, vient souvent à l'esprit l'image de ces « yeshivot », nombreuses en Israël, où seuls des hommes de plus de 13 ans étudient les textes sacrés du judaïsme, sous la direction d'un maître. Or dans ces centres, ce n'est pas tant la Torah qui est étudiée que le Talmud, compilation de commentaires rabbiniques sur la Bible.

Qu'est-ce que le Talmud ?

Pour les sages juifs, à côté de la Torah écrite existe aussi une Torah orale, révélée par Dieu à Moïse puis transmise à travers les générations. Celle-ci a été mise par écrit vers 220 av. J.-C. à Tibériade : c'est la Mishna (« répétition » en hébreu). Ensuite, jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, elle fut enrichie de la Guemara (« complément » en araméen). La Mishna et la Guemara donneront naissance au Talmud (« étude »), compilé sur plusieurs siècles et en deux lieux principaux : la Galilée (Talmud dit « de Jérusalem », terminé au IV<sup>e</sup> siècle) et la Mésopotamie (Talmud dit « de Babylone », terminé au VI<sup>e</sup> siècle).

Mettant à mal le principe selon lequel la Bible, texte sacré, ne saurait être touchée, le Talmud constitue l'une des premières entreprises d'herméneutique moderne. Dialectique permanente, faisceau de discussions entre des sages ayant parfois des avis contradictoires, cette œuvre monumentale n'a rien d'un texte normatif qui donnerait une interprétation univoque de la Loi.

## Qu'est-ce que le midrash ?

Issu de la racine *drsh* en hébreu (« examiner »), ce terme recouvre deux réalités différentes : l'une des plus libres des méthodes d'exégèse du judaïsme, et un ensemble de commentaires rabbiniques de la Bible, à distinguer du Talmud. Cette littérature s'étend depuis la chute du second Temple (en 70) jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle.

Au début du Moyen Âge, le midrash se divise en deux branches : le midrash halakha (qui scrute les versets des textes législatifs de la Torah, et a une portée plutôt juridique) et le midrash haggada (de portée plus morale, et dont le style est parfois qualifié « *d'improvisation poétique* »). Car, au-delà de la législation, les rabbins s'attachent à forger l'âme du peuple juif et développent toute une littérature faite de maximes, de légendes et d'enjolivements du récit biblique : c'est la haggada (« récit »).

## Quelle marge de liberté pour interpréter la Bible ?

« *Les sages ne considéraient pas seulement la Bible comme un récit de la Révélation divine dans le passé, mais comme un texte s'adressant aux hommes du temps présent avec leurs interrogations et leurs préoccupations* », énonce le *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme* (Cerf). Autrement dit, si la Loi reste la Loi et que nul ne peut la changer, on peut la comprendre différemment selon l'époque à laquelle on vit.

Une telle appropriation du texte relève presque du devoir du croyant. « *Tout ce que Dieu donne, dans la foi juive, n'est pas voué à être maintenu tel quel, mais travaillé, bonifié, rappelle le rabbin Philippe Haddad. Le texte biblique se doit d'être questionné, voire critiqué, à l'aune de la subjectivité et de la culture de chacun.* » Pour le philosophe Emmanuel Levinas, qui était aussi talmudiste, le sens profond du texte se trouve toujours « *au-delà du verset* », et l'on ne peut enfermer le texte dans une seule interprétation : c'est ce qu'il a appelé la « *lecture infinie* ». « *L'interprétation de la Torah ne peut être qu'insolente et impertinente, ce qui ne veut pas dire irrespectueuse* », renchérit Gilbert Werndorfer, paraphrasant le Talmud. Cet « esprit » de l'exégèse juive a participé de la vitalité du judaïsme rabbinique autant que de ses divisions : celles-ci sont souvent nées de désaccords d'interprétation.

## Quel regard l'Église porte-t-elle sur l'exégèse juive ?

Au cours de l'histoire, et en particulier au Moyen Âge, le Talmud a fait l'objet de nombreuses condamnations de l'Église catholique, en raison de commentaires perçus comme blasphématoires sur Jésus et le christianisme. Ainsi, en 1242, le premier procès du Talmud s'est conclu par la crémation de 24 charrettes remplies de manuscrits talmudiques sur la place de Grève, à Paris.

Mais de nos jours, « *le principe de la possibilité d'un éclairage des textes évangéliques par les traditions rabbiniques n'est guère mis en doute* », estime le père Michel Remaud. Depuis la deuxième partie du XX<sup>e</sup> siècle, après la déclaration du concile Vatican II *Nostra aetate* sur les rapports entre l'Église catholique et les autres religions, le recours à des sources juives est de plus en plus fréquent pour l'exégèse et la théologie chrétiennes.

## 2. Lire la Bible dans le protestantisme (Marie Malzac)

Historiquement, quelle place occupe la Bible dans la foi protestante ?

Le rapport à la Bible a été déterminant dans la Réforme protestante du XVI<sup>e</sup> siècle. C'est sur l'autorité de la Bible que s'appuya le moine catholique Martin Luther pour s'opposer aux rappels à l'ordre du pape, avant la rupture définitive avec Rome. Dans son opposition, il affirme notamment que sa « *conscience est liée par la Parole de Dieu* ». Le « sola Scriptura » (« par l'Écriture seule ») est ainsi l'un des principes réformateurs fondamentaux, aux côtés des quatre autres « soli », qui en découlent (« soli Deo Gloria », Dieu est le seul qu'il faut prier et adorer, « sola gratia », la grâce seule permet d'obtenir le Salut, « solus Christus », le Christ est le seul médiateur entre Dieu et les hommes, « sola fide », c'est la foi et non les œuvres qui permet de contribuer au Salut).

« *Si tous les chrétiens reconnaissent l'autorité normative de la Bible en matière de foi* », ainsi que le rappelle Céline Rohmer, maître de conférences en Nouveau Testament à l'Institut protestant de théologie de Montpellier, et pasteur de l'Église protestante unie de France (EPUdF, luthéro-réformée), l'Écriture est, chez les protestants, l'autorité suprême, sans besoin d'une médiation interprétative venue de l'institution ou d'harmonisation avec une doctrine.

La Réforme va également rendre la Bible plus accessible, au-delà des cercles religieux, en s'appuyant sur le développement de l'imprimerie. Le public du Moyen Âge n'avait accès à la Bible que par la liturgie de la messe en latin et les homélies, les sculptures et peintures des églises ou les pièces de théâtre jouées sur le parvis des églises à Noël ou Pâques. En favorisant le passage aux langues d'usage, les réformateurs vont permettre un accès plus large aux textes.

Quel type d'interprétation pratiquent les protestants ?

Dès les origines du protestantisme, ceux qui adhèrent à la Réforme vont s'atteler à retrouver le sens littéral des textes bibliques, délaissant l'interprétation allégorique très en vogue au Moyen Âge. Cette forme d'exégèse, qui prêtait aux mots d'autres sens (Jérusalem pouvait renvoyer à l'Église et non pas à la ville de Judée), pouvait ainsi donner lieu à des interprétations fantaisistes. Fils de leur époque, bercés par un humanisme florissant et le progrès des sciences, les protestants vont privilégier un rapport au texte plus rigoureux. Le réformateur Jean Calvin va avoir à cœur de replacer le texte biblique dans son contexte, afin d'en faire une lecture à la fois savante et croyante. Les outils intellectuels – linguistique, grammaire... – visant à obtenir le texte le plus fiable par rapport à la langue originale vont ainsi être appliqués à la Bible.

« *Chez les luthéro-réformés, l'exégèse consiste en une lecture critique de la Bible, en maniant les outils issus des sciences humaines qui permettent de mettre à distance les textes*, décrit Céline Rohmer. *Pour autant, ce n'est pas un travail d'historien. Du travail de distanciation s'ensuit un travail d'appropriation.* » De leur côté, les évangéliques vont préférer une approche plus existentielle, plus littérale.

« *Dans le protestantisme, l'exégèse est un balancier* », soutient la bibliste baptiste Valérie Duval-Poujol et auteure de *Dix clés pour comprendre la Bible*. Ainsi, ceux qui pratiquaient l'approche historico-critique ont rapidement constaté sa « *sécheresse* » et privilégient aujourd'hui de nouvelles méthodes, comme la narratologie, qui prend le texte « *dans son état final* ». « *Le but, insiste-t-elle, est que le texte nous rejoigne aujourd'hui.* »

Ces différences entre les exégèses protestante et catholique persistent-elles ?

« *Les progrès de l'œcuménisme font qu'il n'y a aujourd'hui presque plus de séparation confessionnelle dans l'exégèse* », se réjouit Valérie Duval-Poujol. « *Dans un congrès d'exégèse, il est impossible de distinguer qui est catholique et qui est protestant* », confirme pour sa part Antoine Nouis, théologien et bibliste, qui vient de publier un commentaire verset par verset du Nouveau Testament. « *La séparation est largement dépassée.* »

Le domaine biblique est unanimement reconnu comme « *le fleuron de l'œcuménisme* », ajoute Valérie Duval-Poujol. Ainsi, la Traduction œcuménique de la Bible (TOB) représente un grand succès dans ce domaine, où la francophonie est pionnière, puisqu'il s'agit de la seule traduction avec notes communes.

Catholiques et protestants travaillent aujourd'hui les textes bibliques avec une grande liberté. Ce qui diffère, c'est la façon de l'interpréter. Les catholiques sont censés en tirer des conclusions cohérentes avec les dogmes de l'Église, ce qui n'est pas le cas des protestants. « *Toutefois, rappelle Antoine Nouis, toutes les traditions chrétiennes se méfient des lectures trop personnelles.* »

« *Au niveau de l'exégèse, l'approche des différents chrétiens est semblable. En revanche, il n'existe aucun lieu où l'on réfléchit à nos herméneutiques, c'est-à-dire nos façons d'interpréter* », reconnaît Valérie Duval-Poujol.

Qu'est-ce qui caractérise aujourd'hui l'exégèse protestante ?

Dans le protestantisme, le maître-mot est toujours la diversité. Selon les facultés (luthéro-réformées, évangéliques...), les approches vont donc varier, de même que les traductions. « *À une extrémité du spectre, on trouve les adeptes d'une lecture historico-critique pure et dure, qui utilisent des outils scientifiques pour décortiquer le texte sans s'attacher à la dimension existentielle*, explique Valérie Duval-Poujol. *De l'autre côté, on trouve une approche bibliciste, qui va aborder la Bible comme un manuel de cuisine, composé de différentes recommandations. Entre les deux, il y a de nombreuses nuances.* »

La diversité des interprétations mène parfois à de profondes divergences notamment dans le champ éthique. C'est ce qui a été observé lors du Synode de Sète de l'Église protestante unie de France en 2015, où les débats ont été vifs concernant la question de la bénédiction des couples de même sexe.

« *Cette pluralité des approches résonne avec la pluralité des voix qui s'expriment dans la Bible*, assure Céline Rohmer. *La Bible n'a rien à craindre de la science, même des interprétations les plus libérales. Il peut arriver, parfois, que le texte se fasse Parole, c'est-à-dire qu'il parle dans l'existence de celui qui le reçoit. Il devient alors une expérience. Et sur cela, aucun type d'exégèse n'a la maîtrise.* »

### 3. Lire la Bible dans le catholicisme (Claire Lesegretain)

Quelle place occupe l'étude de la Bible dans le catholicisme ?

Après avoir connu une éclipse entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, due en partie à l'influence des Lumières, l'étude des Écritures occupe aujourd'hui une grande place dans le catholicisme, notamment en France où de plus en plus de paroisses ont des groupes bibliques. « *L'étude de la Bible est très présente dans nos prédications et dans notre culture* », souligne le jésuite Pierre Gibert, exégète de l'Ancien Testament, auteur d'une *Petite histoire de l'exégèse biblique* (Cerf, 1992) et de *L'Invention critique de la Bible* (Gallimard, 2010). C'est en France qu'a été théorisée l'exégèse critique dès le XVII<sup>e</sup> siècle, par le religieux oratorien Richard Simon (1638-1712) : son *Histoire critique du Vieux Testament* était très lue à l'époque – alors même que sa première édition avait été interdite et détruite. Pourtant, au début du XX<sup>e</sup> siècle en France, il se disait dans certaines familles catholiques qu'il était interdit de lire et d'étudier la Bible chez soi. « *Mais un tel interdit n'a jamais été formulé par la hiérarchie ecclésiastique, insiste le jésuite. Au contraire.* »

« *Depuis la Constitution dogmatique Dei Verbum en 1965, l'étude de la Bible est devenue très importante dans l'enseignement en théologie où elle représente un tiers du temps des étudiants* », rappelle le père Philippe Abadie, spécialiste de littérature biblique à la faculté de théologie de l'Université catholique de Lyon. Mais si la Bible est beaucoup étudiée, cela ne signifie pas qu'elle est très connue. « *Le rapport à l'Ancien Testament est toujours un peu difficile car les catholiques considèrent encore souvent qu'il a moins d'importance que les - Évangiles* », constate l'enseignant lyonnais.

Quelles ont été les grandes étapes dans l'interprétation des textes bibliques ?

Dès le III<sup>e</sup> siècle, les Pères de l'Église commencent à vulgariser quelques livres des Saintes Écritures par leurs prédications et leurs commentaires. Ils interprètent ces livres dans une perspective christologique. Selon Origène (environ 185-253), tous les récits bibliques préparent au Christ : ainsi, le sacrifice d'Isaac « *annonce* » la mort de Jésus sur la croix. Cette « *lecture allégorique* » des Écritures restera en vigueur pendant une dizaine de siècles, jusqu'à la fin du XIV<sup>e</sup>.

Avec Luther et le développement de l'imprimerie, on revient au texte biblique en lui-même, ce qui conduit, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, à assumer que la Bible est pleine de « *contrariétés* », c'est-à-dire de contradictions, répétitions, incohérences... « *Catholiques et protestants vont s'apercevoir qu'il y a dans la Bible quelque chose d'inachevé. Ils vont échanger ensemble sur ces contrariétés lors de premières réunions œcuméniques, au début du XVII<sup>e</sup> siècle* », poursuit le père Gibert.

« *L'exégèse contemporaine va naître de ce retour au texte, d'autant qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle les découvertes archéologiques obligent à lire différemment des récits qui ne concordent pas toujours avec les lieux* » (1), poursuit le père Abadie. En Allemagne, le théologien protestant Julius Wellhausen (1844-1918), fondateur de la « *critique radicale* », et son disciple Hermann Gunkel (1862-1932), fondateur de la « *critique des formes* », mettent en place les grands principes de l'exégèse critique qui exerceront une influence profonde sur l'étude de l'Ancien Testament. « *Cette exégèse critique se soumet aux règles de l'analyse historique (pour dater un texte) et textuelle (pour repérer son genre littéraire)* », résume le jésuite Pierre Gibert. Des règles appliquées par l'École biblique et archéologique française de Jérusalem (Ebafr), fondée en 1890 par le dominicain Marie-Joseph Lagrange (1855-1938) et qui prolongent les travaux d'Alfred Loisy (1857-1940), déclencheur, en 1902, de la crise moderniste.

« *Le pontificat de Pie X a condamné l'exégèse critique, et celle-ci ne s'en est jamais totalement remise* », estime le père Gibert, en regrettant que certains catholiques parlent d'Adam et Ève comme de figures historiques. L'encyclique de Pie XII *Divino afflante Spiritu* (1943), qui a officialisé la théorie des genres littéraires dans la Bible et reconnu ainsi que tout n'est pas historiquement vrai dans la Bible, a eu un écho limité, compte tenu de sa date de publication. Toutefois, depuis la Seconde Guerre mondiale, la méthode historico-critique est admise dans tous les séminaires et Vatican II fait l'unanimité de tous les évêques sur ce point.

Qui peut interpréter la Bible dans le catholicisme ?

« *Tout chrétien, de par son baptême, est apte à comprendre et à interpréter la Bible, ce qui n'empêche pas qu'il y ait des spécialistes mandatés pour cela* », affirme le père Abadie. « *Chacun peut lire les Saintes Écritures* », ajoute le père Gibert en rappelant cependant que, s'il existe une lecture culturelle de la Bible qui intègre la critique, l'interprétation à proprement parler « *ne peut se faire qu'à l'intérieur de la foi chrétienne* ». Toutefois, des personnes non chrétiennes témoignent souvent que la simple lecture de la Bible, seul ou en groupe, a transformé leur vie. Ce fut le cas du Suisse André Zamofing qui a commencé à lire la Bible en parcourant la Palestine à pied et qui a publié une *Initiation à la Bible*.

En quoi l'étude des deux Testaments se complète-t-elle ?

« *La Parole de Dieu est unifiée, c'est le même Dieu qui parle dans l'un ou l'autre testament* », souligne le père Abadie en rappelant que Jésus se présente comme celui qui permet de comprendre l'Ancien Testament. Mais du fait de la durée (huit à douze ans) et de la complexité (plusieurs langues anciennes) des études d'exégèse, tous les exégètes sont obligés de se spécialiser : « *Les vétéro-testamentaires ne s'intéressent pas au Nouveau Testament et les néo-testamentaires ne s'intéressent pas à l'Ancien Testament* », regrette le père Gibert, qui a lui-même été longtemps un spécialiste du Pentateuque (les cinq premiers livres de l'Ancien Testament) et des prophètes, jusqu'au jour où il a enseigné l'histoire de l'exégèse à l'Université catholique de Lyon.

## 4. Lire la Bible dans l'orthodoxie (Constance Vilanova)

Quelle place occupe l'interprétation de la Bible dans l'histoire de l'orthodoxie ?

Entre le IV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, l'Église orientale lit et étudie la Bible. Les Pères de l'Église analysent les textes en puisant dans les savoirs d'Origène ou d'Irénée de Lyon (III<sup>e</sup> siècle). « *Lorsqu'en Occident, le latin devient langue officielle de l'Église, les orthodoxes, eux, traduisent l'Écriture sainte en vieux slave, en géorgien, en copte : il n'y a pas de langue sacrée* », souligne le père Nikola Cernokrak, professeur de Nouveau Testament et doyen de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge. « *Après la chute de Byzance (1453), pour la plupart des chrétiens orientaux intégrés dans l'Empire ottoman, l'accès au texte et les études bibliques devinrent malaisés* », ajoute Michel Stavrou, professeur à l'institut parisien, qui précise : « *L'orthodoxie a donc gardé un contact vivant et existentiel avec l'Écriture sainte à travers la liturgie (lectures, chants, hymnes, icônes, etc.) et les sacrements et la vie spirituelle, notamment monastique.* »

C'est à Kiev, grande cité russe, que reprend au XVIII<sup>e</sup> siècle l'enseignement biblique. Sous l'impulsion du tsar Pierre le Grand (1682-1725) sont alors créées des académies à Moscou, Saint-Pétersbourg ou Kazan. Conséquence des révolutions russes de 1917, une diaspora d'intellectuels orthodoxes s'installe et fonde en 1925 l'Institut Saint-Serge à Paris. « *Les premiers professeurs avaient tous une formation d'historien et/ou de linguiste. Ils étaient déjà préparés à une lecture scientifique et historique et à une interprétation occidentale de la Bible* », précise son doyen actuel.

Quels sont les grands principes de l'interprétation orthodoxe des textes ?

« *La question ne se pose pas exactement en termes de théorie scientifique, car l'exégèse orthodoxe n'est pas une science au sens purement universitaire* », décrypte Michel Stavrou pour reprendre : « *C'est plutôt une praxis qui utilise des méthodes scientifiques et s'appuie sur une tradition, mais elle vise la contemplation spirituelle et la transformation intérieure du lecteur, non pas la production d'une signification objective des textes.* »

Traditionnellement, l'étude de la Bible se fait à l'aide des méthodes et des commentaires des Pères de l'Église avec la traduction grecque de la Septante comme texte de référence, une version grecque ancienne de tous les textes bibliques. Après la Seconde Guerre mondiale, le renouveau des études bibliques de toute la chrétienté occidentale a été suivi attentivement en France par les théologiens de l'Institut Saint-Serge. En 1946, le père Alexis Kniazeff y fonde ainsi un cours d'Ancien Testament s'appuyant sur l'exégèse littérale moderne. Une analyse littéraire et historique des textes reconnue aujourd'hui comme indispensable par la plupart des exégètes orthodoxes en Occident.

Cette interprétation critique était déjà perceptible chez les théologiens de l'Église ancienne comme Cyrille d'Alexandrie ou Jean Chrysostome (IV<sup>e</sup>). « *Il existe deux approches issues de la tradition des Pères de l'Église : l'allégorie et la typologie. La première est une méditation sur le texte, duquel on essaye de tirer un sens spirituel*, explique le père Cernokrak. *La seconde, la typologie, s'attache au sens littéral et historique des textes et perçoit le texte comme une image, une métaphore. Les deux interprétations cohabitent aujourd'hui et ne s'opposent pas.* »

Existe-t-il un renouveau de l'exégèse orthodoxe aujourd'hui ?

Selon le père Nikola Cernokrak, « *en France, un réveil de l'exégèse existe bien à l'Institut Saint-Serge qui participe depuis plusieurs années à une lecture biblique ouverte à tous, et œcuménique* ». En 2010, a été publiée conjointement par les Éditions du Cerf et la Société biblique française, Bibli'O, une nouvelle version de la Traduction œcuménique de la Bible, la TOB, à laquelle ont participé plusieurs exégètes orthodoxes dont le doyen actuel de l'institut, lui-même vice-président de l'Association œcuménique pour la recherche biblique (AORB).

Au-delà de la contribution des orthodoxes aux annotations, sont inclus, dans cette édition, les six livres « deutérocanoniques », propres à la tradition orthodoxe, utilisés dans le canon de l'Église mais qui ne font pas partie de la Bible hébraïque. L'AORB prépare une nouvelle traduction de la TOB à l'horizon 2020, avec le concours des exégètes catholiques et protestants, comme la précédente, mais aussi la participation de grands historiens bibliques juifs. En dehors de l'Hexagone, ce renouveau de l'interprétation des textes serait variable. Michel Stavrou s'appuie ainsi sur deux exemples. « *Malheureusement, dans les pays de l'Est, l'un des effets du retour à la liberté religieuse est une hostilité latente, chez les chrétiens, envers tout ce qui évoque la critique scientifique soviétique. La méthode historico-critique de l'Écriture est souvent regardée avec suspicion* », remarque le professeur. D'après lui, la Grèce est aussi un berceau de ce renouveau de l'exégèse. La méthode historico-critique y a bien trouvé sa place, portée par Sabbas Agouridis, puis Petros Vassiliadis, exégètes de l'Université Aristote de Thessalonique, engagés dans le dialogue œcuménique.

Quelles différences avec l'exégèse des autres traditions chrétiennes, comme le protestantisme réformé et le catholicisme ?

« *Le poids de l'institution officielle, du magistère, est moins affirmé que dans l'Église romaine, car chez les orthodoxes, c'est tout le peuple de Dieu qui est gardien de la vérité de la foi* », affirme Michel Stavrou qui complète : « *Il n'y a pas d'approche individualiste de la lecture biblique comme on la trouve d'ordinaire dans le monde protestant.* »

L'orthodoxie préserverait un équilibre entre le sens communautaire et la liberté personnelle et se rattache ainsi au sens de la tradition des Apôtres et des Pères de l'Église dans l'interprétation de l'Écriture sainte. « *Aujourd'hui, il y a plus d'unité que de séparation dans l'interprétation de la Bible. Dans les milieux de l'exégèse catholique, orthodoxe ou protestante, il existe des sensibilités différentes mais pas de radicalité* », résume le père Cernokrak.



## 5. Lire le Coran dans l'islam (Anne-Bénédicte Hoffner)

Quelle place pour l'étude du Coran chez les musulmans ?

Le mot Coran lui-même (*Al-Qur'an* en arabe) exprime l'idée d'une communication orale, d'un message transmis sous forme de récitation à voix haute. Pour les musulmans, le texte est « descendu » sur le prophète Mohammed, « dans un arabe clair » (*'arabîun mubîn*), puis fixé sous la forme d'un livre (*mushaf*) reprenant les énoncés mémorisés et collectés par ses compagnons. L'immense respect que les musulmans vouent à l'objet lui-même vient du fait que ce livre est une copie du Livre (*kitâb*) originel conservé auprès de Dieu.

Pour autant, il n'a jamais cessé d'être étudié et commenté, et ce, dès les premiers siècles de l'islam. Son statut – bien connu – de livre « incréé » est d'ailleurs lui-même le résultat d'une controverse. Au début du IX<sup>e</sup> siècle, alors que les mutazilites refusent de faire de la parole de Dieu un attribut divin – pour préserver l'unicité de ce dernier – et prétendent faire usage de leur raison pour déterminer le sens d'un texte, leurs opposants affirment, eux, que la parole de Dieu ne peut être réellement comprise. Ce n'est que depuis la victoire de ces derniers (*ahl al-sunna*, les gens de la Tradition, d'où « les sunnites ») que les versets « révélés » sont considérés comme formant un « corpus clos » qui renferme tout, et capable de s'éclairer par lui-même.

Quelles ont été les grandes étapes de l'interprétation ?

Plusieurs anecdotes conservées dans la vie du Prophète (la *sirâ*) ou dans les recueils compilant des faits ou paroles prêtés à lui ou à ses compagnons (les *hadith*) montrent un fidèle venant consulter Mohammed sur le sens de tel ou tel verset. « *Après sa mort, ce besoin d'explication et d'éclaircissement, loin de se tarir, ne fit que s'amplifier* », note l'historien François Déroche. « *Ainsi vit le jour celle des sciences coraniques qui domine les autres : l'exégèse.* » Cet immense effort d'explication s'est déployé dans deux directions : pour commenter le texte verset après verset (*tafsîr*), et pour en déchiffrer le sens allégorique ou mystique (*ta'wîl*). Des milliers d'ouvrages d'exégèse ont été écrits, certains par de grands auteurs comme Fakhr Al Din Al Razi (1150-1210).

Les commentateurs ont utilisé plusieurs méthodes : les uns s'aidaient de la linguistique et de la grammaire arabe, avec le souci de résoudre les problèmes nés de la mise par écrit du Coran ; d'autres de la lexicographie pour pénétrer le sens de certains mots rares ; d'autres encore se sont penchés sur la récitation du texte... Les plus nombreux ont tenté d'expliquer le sens des versets coraniques en s'appuyant sur les circonstances (*asbâb al-nuzûl*) dans lesquelles ils ont été révélés au prophète.

Quelle est la situation actuelle ?

L'immensité des bibliothèques islamiques ne doit pas occulter la réalité : plutôt que d'exégèse, il faut parler de « commentaire » du Coran. Seul le Coran lui-même ou la tradition musulmane (*hadith* et *sirâ*) sont sollicités dans ces ouvrages pour éclairer la compréhension du texte : non l'histoire, la géographie ou l'archéologie. Ni le *tafsîr* ni le *ta'wîl* ne vont dans le sens d'une « *critique historique, textuelle (...)* telle que l'envisage l'exégèse scientifique », rappelle le frère Emmanuel Pisani, directeur de l'Institut de science et de théologie des religions de l'ICP.

L'autre difficulté tient à l'influence croissante, et récente, d'un courant venu d'Arabie saoudite : le salafisme. Son présupposé ? Il suffit d'ouvrir le Coran pour le comprendre. Pire, se risquer à l'interpréter est source de discorde (*fitna*) et d'égarement.

« Croire qu'un texte, et spécialement un texte considéré comme saint, parle de lui-même et qu'il suffit de l'ouvrir pour le comprendre est une illusion », rappelle toutefois le dominicain Adrien Candiard, auteur de *Comprendre l'islam ou plutôt pourquoi on n'y comprend rien* (Flammarion, 2016). « Tout texte appelle nécessairement une interprétation, et ceux-là mêmes qui en nient la nécessité, qui prétendent pratiquer le littéralisme le plus rigoureux, proposent en fait eux aussi une méthode de lecture et d'interprétation. »

Quelles sont les nouvelles méthodes proposées ?

Aujourd'hui, une pression se fait jour, de l'intérieur même du monde musulman, pour reprendre un véritable travail d'interprétation. D'une part, les atrocités commises par Daech et ses semblables au nom d'un retour à « l'islam des sources » ont montré à quel point celui-ci s'impose à tout croyant, à chaque époque, par fidélité même au projet divin. Par ailleurs, les avancées de la recherche universitaire rendent intenable certaines affirmations de la tradition musulmane.

Certains croyants musulmans choisissent de rester dans le cadre traditionnel mais assument une interprétation au-delà du simple commentaire. Ils s'efforcent de découvrir l'intention profonde, la visée morale (*maqâsid*) du Coran. Ils plaident aussi pour une contextualisation du texte en intégrant les acquis de la modernité, les droits de l'homme, etc.

Les chercheurs travaillent, quant à eux, dans deux directions principales. Soulignant l'importance des personnages et épisodes bibliques dans le Coran, les uns insistent sur l'inscription de ce dernier dans le contexte des querelles entre sectes juives et chrétiennes dans la péninsule arabique. D'autres cherchent à remettre le Coran dans son contexte arabe, celui des tribus vivant à La Mecque et à Médine au temps de Mohammed et ainsi à explorer les différentes strates de signification de ses mots.

Reste désormais à réconcilier ces deux approches : confessante d'une part, scientifique de l'autre, longtemps restées cloisonnées. En Europe, faute d'instituts musulmans de bon niveau, un nombre croissant de jeunes musulmans se tournent vers les départements de langue et de civilisation arabes à l'université et font l'expérience de l'approche historico-critique ou de l'approche intertextuelle. Certains en viennent à réintroduire le questionnement dans l'exégèse coranique traditionnelle et à « sortir le texte d'une lecture purement réductrice et utilitariste », remarque Emmanuel Pisani. « Derrière cette posture herméneutique se dessine un enjeu philosophique, celui de la conception de l'homme et de son identité, considéré comme un être historique. »